

# Amitiés Dominicaines



FRATERNITÉ

**Bulletin du Laïcat dominicain n° 319**  
Avril - Mai - Juin 2023

## AMITIÉS DOMINICAINES

Ce périodique est une initiative des fraternités laïques dominicaines, une des trois branches de l'Ordre dominicain avec les frères prêcheurs et les moniales. Sa rédaction est assurée par les membres des fraternités laïques, en collaboration avec les frères ou les sœurs.

Dans le désir de faire rayonner le souffle et la spiritualité de saint Dominique auprès de toutes celles et ceux qui s'y intéressent, il partage fraternellement les échos de notre vie de prière, de recherche de vérité et de témoignage, à l'écoute des hommes et des femmes de notre temps.

### Responsable provincial des fraternités dominicaines de Belgique :

Ludovic NAMUROIS Avenue du Bois Becquet, 28 1300 Wavre ~  
0472/55.75.50 - ludovic@namurois.org

### Site des fraternités de Belgique francophone :

[www.laicsdominicains.be](http://www.laicsdominicains.be)

## SOMMAIRE DU n° 319 - *Fraternité*

	Édito	3
<b>Dossier</b>	Frères d'âmes	5
	« Frate Lupo ». Construire un monde en commun	9
	Fraternité : un besoin que rien ne saurait limiter	13
	Inventer la fraternité	17
	Sortir du triangle infernal	21
La fraternité vécue au sein des fraternités séculières franciscaines		27
	Franc Maçonnerie et fraternité	32

## Éditorial

Cher.e ami.e,  
Chers frère et sœur en saint Dominique,

À la suite de l'encyclique « Fratelli tutti », nous avons consacré ce dossier à la fraternité. Il ne s'agit évidemment pas d'idéaliser les fratries ni les liens familiaux, parfois très difficiles comme le montre l'histoire de Joseph et ses frères dans la Genèse, où on en arrive à faire du mal aux autres en voulant se défaire de son propre mal-être.

Avec le pape François, nous tenons à souligner le souffle que l'esprit de fraternité apporte aux principes de liberté et d'égalité : un lien entre des personnes, nous sortant d'un individualisme souvent forcené. En effet, vivre en fraternité(s) implique de ne pas se cantonner à ceux de son clan, de son milieu ou de son rang, mais de respecter avec humour la précieuse diversité de personnalités et d'opinions autour de nous, en nous méfiant des clichés. Elle demande aussi d'abandonner notre voracité pour aller vers une heureuse sobriété, travailler à une société plus juste, plus solidaire, plus heureuse pour tous.

C'est pourquoi la fraternité se met à la place de ceux qui n'en ont pas, en empathie avec les invisibles, les discriminés, les exclus, les exploités dans les périphéries de notre société. Mais ceci implique un cheminement où chacun se relie à la vérité de lui-même, recevant et donnant, non dans un esprit de sacrifice destructeur pour chaque partie mais avec joie et gratitude, en fonction des besoins qu'il se reconnaît et ose exprimer. Car nous sommes une seule et même chair, membres de la grande famille humaine.

Porté par l'Amour inconditionnel qu'il reçoit de son Père, Jésus en montre le chemin de façon radicale, élargissant à l'infini le cercle des personnes dignes d'être écoutées, aimées et puis aidées.

Pour le Comité de rédaction,  
Jean-Pierre BINAME, OP

# FRATERNITÉ



*La fraternité n'est pas que le résultat des conditions de respect des libertés individuelles. Bien qu'il s'agisse de présupposés qui la rendent possible, ceux-ci ne suffisent pas pour qu'elle émerge comme un résultat inmanquable. La fraternité a quelque chose de positif à offrir à la liberté et à l'égalité. Que se passet-il sans une fraternité cultivée consciemment, sans une volonté politique de fraternité, traduite en éducation à la fraternité, au dialogue, à la découverte de la réciprocité et de l'enrichissement mutuel comme valeur ? Ce qui se passe, c'est que la liberté s'affaiblit, devenant ainsi davantage une condition de solitude, de pure indépendance pour appartenir à quelqu'un ou à quelque chose, ou simplement pour posséder et jouir. Cela n'épuise pas du tout la richesse de la liberté qui est avant tout ordonnée à l'amour.*

***Pape François, Fratelli tutti, §103***

*En 2015, le pape François écrit l'encyclique *Laudato si*. Le succès est immédiat et son contenu est salué unanimement, y compris en des lieux éloignés de la foi. Le texte devient une référence. Cinq ans plus tard paraît *Fratelli tutti*, reçue dans une sorte d'indifférence polie. Face aux questions environnementales, la fraternité serait-elle secondaire ?*

Conférences, groupes de recherche, homélies, articles : dans le monde catholique, *Laudato si* a largement contribué à sensibiliser les croyants aux enjeux environnementaux. Il est vrai que ce texte brasse large, abordant d'innombrables aspects de ce qu'on appelle l'écologie en une vue globale et systémique. Il rappelle avec justesse que le souci de la planète et de ses habitants ne saurait demeurer étranger à la foi en un Dieu que l'on dit créateur. Il y a de l'audace dans ce propos sans langue de buis, un véritable engagement neuf auquel le Vatican avait peu habitude.

### Quand le bien commun s'efface

Comment se fait-il que *Fratelli tutti* n'ait pas connu le même succès, en ces temps où les questions sociales se font aiguës : dualisation croissante, exploitation économique, migrations, replis identitaires et bien d'autres maux encore n'en finissent pas d'alimenter les infos. La teneur du texte n'y est pour rien et pas davantage son style. Plus encore que dans *Laudato si*, François ne mâche pas ses mots et n'omet rien. Les dérives de la mondialisation, la fermeture des frontières aux migrants, une communication omniprésente mais creuse... : sans catastrophisme mais avec un réalisme courageux, le pape met en lumière ce qu'à peu près tout le monde sait mais dont peu tirent les conséquences<sup>1</sup>, à savoir que nous vivons dans une société individualiste. Le souci de ce qu'on appelle le « bien commun », c'est-à-dire l'attention portée à ce que toutes et tous,

---

<sup>1</sup>On pouvait en dire autant à propos de l'environnement au moment de la parution de *Laudato si*...

dans une société, bénéficient des mêmes avantages, ce souci s'est peu à peu effacé. Il s'agit désormais de se construire en tant qu'individu, de se réaliser selon ses désirs propres, de revendiquer ses droits personnels. En soi, cela n'a rien d'illégitime et en principe, cela ne devrait pas affaiblir le souci de contribuer à ce que la vie en société soit bonne pour toutes et tous. Mais désormais, les sociétés les plus riches concrétisent à plein le constat que faisait déjà Alexis de Tocqueville en 1835 : « *L'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis [...] l'individualisme ne tarit d'abord que la source des vertus publiques ; mais, à la longue, il attaque et détruit toutes les autres et va enfin s'absorber dans l'égoïsme.* »<sup>1</sup> Des questions alors se posent : la fraternité – ce principe fondateur de nos sociétés démocratiques avec la liberté et l'égalité – aurait-elle, elle aussi, disparu ? Serait-ce une attitude en quelque sorte privilégiée et non essentielle ?

### Trinité des valeurs

Au sens strict, le mot « fraternité » désigne le lien qui existe entre deux... frères. Il s'agit donc d'un mode de relation. À la différence de la liberté et de l'égalité, qui peuvent se fonder en *raison*, la fraternité, elle, renvoie à des liens *affectifs* – qui ne sont d'ailleurs pas autrement explicités : *Liberté, Égalité, Fraternité*, tout est dit, comme si cela allait de soi. Or, si l'on peut se faire assez facilement une représentation commune de ce que sont la liberté ou l'égalité, la chose se complique avec la fraternité. Pourquoi devrait-on être *fraternels*, plutôt que solidaires ou amicaux, par exemple ? Sans doute la devise renvoie-t-elle au lien naturel qu'établit une filiation commune : être enfants d'un même père, d'une même mère, être "consanguins"... Or, c'est le seul lien que l'on ne choisit pas ! Faire de cette donnée, proprement biologique, un idéal social et politique (donc librement consenti) a quelque chose de surprenant... et de grandiose. Considérer chaque humain comme s'il était un frère : le christianisme doit bien avoir laissé quelques traces de ce côté-là...

Il est d'autant plus remarquable qu'en son article premier, la Déclaration universelle des droits humains pose la fraternité comme modèle évident :

---

<sup>1</sup> A. de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, t. II, ch.2. « De l'individualisme dans les pays démocratiques ».

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité. » Lorsqu'elle évoquait cet article dans ses conférences, la psychanalyste Marie Balmary avait l'habitude de demander, comme en passant : mais alors, qui est le père ? Bien plus qu'une boutade, car en dehors des liens du sang, quelle affiliation peut réunir des humains ? Qu'ont-ils en commun qui les unit, eux qui sont tellement prompts à souligner les différences – jusqu'à les estimer irréductibles ? Le fait d'être des humains, très simplement.

## Un socle commun

Que recouvre donc ce mot lesté de tant de généreux idéal ? Mot teinté de virilité, remarquons-le. À preuve, les réactions pour le moins de surprise, si ce n'est de franche rigolade, lorsqu'on use du vocable forgé par les féministes : "sororité" (strict équivalent linguistique de *fraternité*). Sororité : une histoire de bonnes femmes, dans laquelle aucun homme ne se reconnaîtra, évidemment. La fraternité, bien qu'elle soit grammaticalement féminine, c'est du solide : ça évoque la complicité entre garçons, qui se passent plus volontiers de mots que de franches bourrades ; ça évoque le coup de gueule qui masque pudiquement l'affection et les sentiments profonds qu'on ne peut/ne veut extérioriser. Ça évoque aussi le coude à coude, la solidarité dans les coups durs, l'engagement qu'on tient. La fraternité se vit plus qu'elle ne se dit (ah! les "corrections fraternelles" dans



la vie spirituelle...) ; elle est exigeante, sobre, à distance de l'affect. « Frères d'armes », disent les soldats en mission.

Ce qui fonde la fraternité ou la sororité biologique, c'est la reconnaissance d'une commune filiation, d'une identité particulière liée à une origine partagée. En se reconnaissant *frères* et *sœurs*, les hommes et les femmes d'une société étendent noblement cette reconnaissance à l'ensemble de leur genre. Chacun, chacune tisse alors comme il/elle l'entend ce lien de fraternité/sororité, proprement irremplaçable, unique parce que fondé sur un socle spécifique commun. Si *liberté*, *égalité* et *fraternité* sont bien inséparables pour la construction d'une société bonne pour toutes et tous, on pourrait dire que la fraternité est le souffle qui anime les deux autres : sans fraternité, l'égalité peut n'être qu'un principe juridique plus ou moins appliqué ; sans fraternité, la liberté individuelle a bien du mal à s'articuler avec celle d'autrui. Si l'on n'est pas « frères d'âmes », la liberté et l'égalité s'enliseront vite dans des querelles et conflits dont l'actualité offre son pénible charroi quotidien.

Pour les croyants, la fraternité/sororité est bien plus qu'un principe : c'est ni plus ni moins une déclinaison de l'*agapè* qui est au cœur de l'Évangile. Filles et fils d'un Dieu de vie et d'amour, qui donne son souffle à qui l'accueille, nous sommes appelé.es à rendre vraie notre foi en rendant vraie notre commune filiation : « *Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu', et qu'il déteste son frère, c'est un menteur ; car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Et nous avons de lui ce commandement : que celui qui aime Dieu aime aussi son frère.* » (1Jn 4, 20-21). Si les liens du sang n'assurent jamais – tant s'en faut ! – que dans une fratrie humaine règnent la bonne entente et l'affection mutuelle, la fraternité inscrite au cœur de la tradition chrétienne, désormais érigée en principe universel, représente pour celles et ceux qui en font leur chemin de vie une balise concrète, quotidienne. Un idéal à reprendre, encore et toujours.

*Laudato si* demeure une interpellation de taille. *Fratelli tutti* en est bien plus que le prolongement : cette encyclique est comme le « mode d'emploi » d'une transition à vraie hauteur d'humanité.

Myriam TONUS, OP

*Gaël Giraud est économiste, docteur en mathématiques et prêtre jésuite. Directeur de recherche au CNRS, il a été économiste en chef de l'Agence française de développement (AFD). Dans son livre « Composer un monde en commun », issu de sa thèse, Gaël Giraud nous invite à réfléchir sur le sens du commun et de ses articulations avec le bien commun.*

**L**a grande question qui traverse son ouvrage et qui est entre autres liée aux défis environnementaux, est : « Qu'est-ce qu'un 'commun' ? »

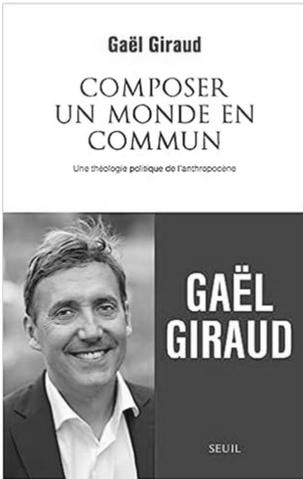
Son texte se construit en huit chapitres qui traitent, à partir de l'expérience des disciples à l'Ascension qui marque la disparition du Christ, la manière dont l'Église, depuis son origine, cherche à donner sens à un monde où le *commun* est à construire suite à la vacance du pouvoir laissée par Jésus. Dans ces pages, nous ne sommes jamais loin des questions de prédation et de jouissance sur toute forme du vivant habitant notre terre, orchestrées par une minorité pour son intérêt propre.

En effet, selon l'hypothèse directrice de l'ouvrage, émise suite aux effets visibles du désastre écologique, nos modes de vies, de consommer, de produire et notre rapport aux autres, vont devenir complètement différent de ce que nous connaissons.

### **Des tribus aux hiérarchies**

Ce qui est visé, c'est de redonner du sens à la théologie politique afin d'éclairer la participation des chrétiens à l'intérieur de notre système démocratique.

Dans le chapitre titré « Frate Lupo » (Frère Loup), Gaël Giraud explique comment les relations que nous tissons avec les autres ont pu se développer à l'intérieur de notre monde occidental basé sur une logique cla-



nique. La manière dont le droit actuel a évolué est en lien étroit avec les lois des anciennes tribus qui peuplaient l'Europe dès avant la conquête romaine. Le titre de cette partie nous convie à la rencontre du pauvre d'Assise avec le « loup de Gubbio » qui terrorisait, par sa grande cruauté, la population de cette ville d'Italie. De là à penser que « l'homme est un loup pour l'homme », il n'y a qu'un pas !

Je vous propose une incursion à l'intérieur de ce livre au travers de ce seul chapitre, car il nous offre une vision sur l'articulation entre les relations interpersonnelles et l'émergence de l'idée des communs dans notre monde.

Dans l'introduction de ce chapitre, Gaël Giraud nous fait voyager au sein du droit, de ses évolutions ainsi que de ses répercussions sur les liens entre les humains.

Il commence son étude sur la base d'une étude du droit tribal, qui s'est introduit dans nos régions via les clans germaniques. Il s'arrête au début du Moyen-Âge où, selon notre imaginaire, la société s'articulait de manière verticale, sans souveraineté.

Or, c'est bien un leurre de notre imagination. Car si effectivement les liens de parenté sont omniprésents à l'intérieur d'un clan germanique, ce fait ne doit en aucun cas occulter l'importance des liens de subordination instaurés dans une société régie par les seigneurs.

Ce droit, que Giraud qualifie de tribal, marquait également une grande distinction entre ce qui est à l'intérieur du clan de ce qui en est extérieur. Cette distinction survivra dans l'imaginaire collectif, jusqu'à l'advenue d'une société contemporaine clivante. Il nous suffit, pour cela, de penser à l'idéologie nazie ou à l'apartheid pour nous rendre compte de ce que l'exclusion s'est ancrée de manière profonde dans nos sociétés – et cela bien au-delà du temps de nos lointains ancêtres. La règle d'or évangélique – *ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous (pour les membres de la communauté), faites-le pour eux pareillement* –, véhiculée par les premiers chrétiens qui ont évangélisé nos contrées, fera subir un recul aux replis identi-

## Quand le pouvoir dévore

Dans son développement, Gaël Giraud identifie aussi comme source du dérèglement des liens entre les personnes une personnification « bestiale » des dirigeants. Pour expliciter son propos, il nous plonge à l'intérieur du récit évangélique (Lc 13, 31-34) dans lequel Hérode est comparé à un renard. Le pouvoir, au moyen de ce raccourci de style, nous plonge au cœur de la figure de la souveraineté vue comme une animalité sauvage.

En effet, le souverain et la bête semblent partager le même sort, celui d'être hors-la-loi, même si pour des motifs bien différents. Pour ce qui est du chef – c'est lui qui nous intéresse dans ce propos – c'est lui qui bien souvent édicte la loi. Il peut donc en tout état de cause se situer en dehors du champ de celle-ci et s'y soustraire. Chaque fois que ce qui est *commun* (appelé *publicum* dans le livre) s'exempte de la règle d'or, il semble retourner au tribal ; le souverain se mue en loup et le corps social en une meute. La souveraineté passe donc du côté bestial chaque fois qu'elle s'arroge le pouvoir de décider ce qu'il en est de la vie et de réduire toute autre vie à être dévorée.

Nous suivons dès lors l'auteur dans la rivalité de positionnement établie entre Hérode et Jésus. Cette lutte tourne court, nous le savons, puisque Jésus se place en-deçà et en dehors des images de pouvoir. Il se situera de manière délibérée auprès des personnes qui sont les victimes du pouvoir. Il se présente dès lors comme celui qui dénonce la sauvagerie d'un pouvoir absolu et il inaugure une autre forme de vie, basée sur le dessaisissement de soi.

Nous le savons, l'Église, elle-même, n'est pas à l'abri de la tentation du pouvoir absolutisant et glissera plus d'une fois du côté des abus de droit. Aujourd'hui encore, nous mesurons en Occident les aléas de ces dérives...

Pour Gaël Giraud, la proposition chrétienne passe donc par la guérison d'un rapport au monde fondé sur la dévoration. L'analyse part d'une relecture de l'œuvre de Grégoire le Grand, dans laquelle ce dernier interprète l'engloutissement du Léviathan par son excès de voracité et de destruction. Si le Christ a choisi de se laisser mordre par la bête, c'est justement pour que celle-ci ne dévore pas l'humanité. Gaël Giraud voit dans

le sacrement de l'Eucharistie, où nous sommes justement appelés à « avaler » Dieu, une façon de traverser l'épreuve de la dévoration pour nous inviter à créer un mode de relation au monde qui soit différent de celui de l'engloutissement pur et simple de l'autre.

Une fois mis en lumière ce principe de droit pour tous, Gaël Giraud traite ensuite de la justice puisque le droit peut de la sorte être séparé du droit du plus fort. Il y a, au départ, la règle énoncée dans les Actes des Apôtres, qui donnerait à chacun ce qui lui est dû. Cette loi imbrique les notions de don, d'égalité et de singularité. C'est ici qu'intervient à nouveau la « métarègle », à savoir la Règle d'or évangélique (Lc 6, 31, entre autres) formulée d'une autre manière : *Mettre en jeu l'unicité de sa vie au service de celle d'autrui*. L'auteur y pointe une ouverture sans limite au désir de chacun que suppose la satisfaction de la Règle d'or, sans que jamais cette satisfaction puisse effectivement aboutir.

C'est à ce point du livre que nous rencontrons d'une belle manière le thème de notre revue. L'auteur nous invite en effet à réfléchir sur *le fondement de la mystique de la fraternité*, à laquelle se réfère l'encyclique *Fratelli tutti*. Si d'une manière simple, chaque individu est invité à rejoindre la proposition de la règle mais aussi chaque collectif, alors son caractère universalisant nous saute aux yeux. « *À l'échelle des relations complexes qui se nouent au sein d'un collectif, le « désir » d'un groupe émerge d'une manière souvent imprévisible et peut nourrir des aspirations qui ne sont réductibles à celles d'aucun des membres du groupe – c'est toute la beauté de l'intelligence désirante qui peut naître de nos rencontres. Ce que dit la métarègle, c'est que ces espoirs sont invités à être toujours soupesés, passés au crible de l'expérience spirituelle collective qui consiste à tenter de prendre la place de celles et ceux qui « n'en sont pas » pour mettre à l'épreuve l'exclusion (...) qu'un tel désir pourrait porter avec lui.* » (p.629)

Pour conclure, je dirai que ce livre nous invite à réfléchir lorsque nous devons délibérer à propos de règles du vivre-ensemble. Chacune et chacun devrait imaginer ce que cela signifierait pour elle, pour lui, d'occuper la place du plus désavantagé dans la société. Une manière de vivre qui nous met à l'école du Christ car elle nous place à celle qu'Il nous invite à prendre ... la dernière.

*C'est sur la parabole du bon samaritain que le pape François s'appuie pour fonder l'ensemble de son encyclique Fratelli tutti. Pour Jésus, la question n'est pas de savoir où s'arrête notre compassion mais de se montrer proche de toute personne qui souffre, quelle qu'elle soit. La fraternité se vit aussi avec des personnes vues comme insupportables, indésirables, voire ennemies : elle n'a pas de frontières.*

Le frère dominicain Albert Nolan (1934-2022) est l'un de ceux qui ont pris au mot cette interpellation radicale. Né dans une famille blanche d'Afrique du Sud, il milita activement contre l'apartheid, auprès des jeunes étudiants et des Églises, refusant pour cette raison une élection comme Maître de l'Ordre. Il fut décoré pour son « dévouement de toute une vie à la lutte pour la démocratie, les droits de l'homme et la justice et pour avoir remis en question le “dogme” de la justification théologique de l'apartheid ».

Acquis à la méthode du « voir-juger-agir », il prônait une théologie contextuelle tenant compte des signes des temps, une théologie prophétique enracinée dans l'ici et maintenant, plutôt qu'une théologie soi-disant intemporelle et s'adaptant éventuellement à la culture du jour ou du lieu. Elle implique de prêter attention à la « voix de l'autre », à l'instar de Jésus, de « découvrir ce que dit l'Esprit » aujourd'hui ; de chercher par la foi des réponses aux interrogations des contemporains, et leur libération personnelle aussi bien que des transformations sociales et politiques.

Le dominicain sud-africain nous guidera pour comprendre la source de cette interpellation si radicale de Jésus, à partir de son best-seller *Jésus before Christianity* (1972) et du livre qui le prolonge : *Suivre Jésus aujourd'hui*.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Éditions du Cerf, 2009.

## D'où vient le besoin de fraternité ?

Même si l'agressivité et la compétition jouent un rôle certain, les biologistes ont découvert que c'est une espèce d'entraide qui prédomine et explique une bonne part de l'évolution. Songeons aux innombrables relations de quasi-coopération entre les bactéries, entre les insectes, les plantes ou les animaux. Voyons dans les forêts ce qui ressemble tant à de la communication et de la solidarité entre les arbres. Bref, c'est une immense et prodigieuse interdépendance qui s'est développée entre les êtres vivants.

Chez les humains, les gestes d'altruisme, de générosité et de solidarité sont plus spontanés que la violence. Pas seulement dans les situations collectives de détresse, mais aussi dans la vie ordinaire. Les recherches récentes en psychologie sociale, économie expérimentale ou neurobiologie le confirment : notre cerveau est prédisposé à l'empathie et à la coopération car cela favorise les sentiments de sécurité, d'égalité et de confiance.

En tout cas, la loi de réciprocité ou règle d'or est une loi morale dans les diverses religions : « Ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit, ne l'inflige pas à autrui ». De même chez certains philosophes, même si, au siècle des Lumières, Kant lui préfère une formulation plus abstraite, par souci de rationalité. Dans le judaïsme, cette règle avait pris du poids dans la compréhension de la Loi. Au premier siècle avant J.-C., le sage Hillel déclara : « *C'est là toute la Torah, le reste n'est que commentaire* ». Mais une question demeure : où s'arrête autrui ?

## La fraternité chez Jésus

Formé par Jean le Baptiste qui brûlait du désir que chacun partage avec celui qui n'a pas, Jésus met ses talents de guérisseur au service des exclus.<sup>1</sup> Et il élargit à l'infini le cercle des personnes dignes d'être écoutées et aidées. Nul ne peut le suivre s'il demeure prisonnier de ses liens familiaux et de son groupe social, s'il ferme les yeux et se bouche les oreilles devant les invisibles et les rejetés de l'époque, les pauvres, les infirmes de toute sorte, les lépreux, les prostituées, les démoniaques, les collecteurs

<sup>1</sup> Né d'un père inconnu, sans doute avait-il souffert lui aussi d'une certaine exclusion (cf. Daniel MARGUERAT, *Vie et destin de Jésus*, éd. du Seuil, 2019 et Metin ARDITI, *Le*

*bâtard de Nazareth*, éd. Grasset, 2023).

*Je élargit à l'infini le cercle  
des personnes dignes d'être  
écoutées et aidées*



d'impôts, les collaborateurs avec l'occupant...

Jésus propose même de tendre l'autre joue à celui qui a frappé, plutôt que de riposter par la violence ; il fait le pari que par ce geste, un jour, l'autre se remettra en question. Dévoré de sollicitude pour les autres, il ne craint pas d'être rejeté par sa famille et pourchassé par l'ordre établi, de risquer sa vie. Et il nous invite à être de même. C'est d'un autre ordre que celui de la raison, comme le dira Pascal.

### **Comment comprendre cette interpellation radicale ?**

Il y a chez Jésus une surabondance d'amour qui va bien plus loin que la règle d'or. Peut-on la comprendre en dehors de l'expérience spirituelle qu'il a vécue lors de son immersion dans le Jourdain, quand il s'est senti aimé de façon inconditionnelle, comme un enfant chéri de son papa ? Pour Albert Nolan, cette incroyable sollicitude est liée au sentiment intime chez Jésus de ne faire qu'un avec le mystérieux flux d'amour qu'il appelle Père, autrement dit sa source de vie. Et Jésus martèle que cette puissance d'amour est proche de nous, au milieu de nous, comme une

petite graine qui grandit, grandit...

Dans ces conditions, « *Aime ton prochain comme toi-même* » n'est plus une injonction, qu'il faut respecter par un effort de la volonté (ou pour se donner bonne conscience, ce qui deviendrait destructeur !). Il s'agit d'aimer nos frères d'une façon spontanée, à la manière de Jésus. Mais comment est-ce possible ? Pour le dominicain sud-africain, la réponse est simple. « Si je pouvais arriver à voir mon prochain comme un être pareil à moi, une extension de moi-même, un moi élargi en quelque sorte, aimer mon prochain serait aussi naturel et spontané que m'aimer moi-même ». En effet, « nous sommes une seule chair » : « *A partir du moment où l'on sent que nous sommes une seule chair, il nous paraît aussi naturel de partager que de nourrir ses propres enfants. Ainsi nous souffrons avec tous ceux et celles qui souffrent, les affamés, les sans-abri, les chômeurs, les victimes de mauvais traitements et les exploités, les malades et les mourants, les prisonniers et tous ceux qui souffrent de solitude. L'empathie pour les pauvres nous conduit à prendre parti avec eux contre tous ceux qui les appauvrissent.* »

Mais cela va plus loin : « *Pouvons-nous arriver à ressentir ce que ressentent des personnes superficielles, étourdies ou névrosées, celles qui boivent trop ou consomment des drogues ? Celles qui souffrent d'un handicap mental ou dont l'odeur est insupportable ? éprouver de la sympathie et de la compréhension envers ceux qui agissent mal : les voleurs, les menteurs, les hypocrites et les assassins ? Reconnaître qu'en d'autres circonstances, nous-mêmes aurions pu être comme eux.* »

C'est bien pour cela qu'il faut s'aimer soi-même si on veut aimer les autres : « *apprendre à nous pardonner, accepter nos faiblesses, nos limites, ce qui nous fait honte.* » Mais aussi ce qu'il y a de plus beau, généreux et désintéressé en nous, notre être véritable. Bref, « *embrasser notre unicité irremplaçable, qui inclut nos forces et nos faiblesses.* »

Ne faire qu'un avec la force d'amour qui est en nous et nous dépasse absolument, être uni avec l'autre, avec nous-même ainsi qu'avec l'univers, telle est pour Albert Nolan la voie que nous montre l'homme de Nazareth ; et ces chemins ne font qu'un, souligne-t-il.

Jean-Pierre BINAME, OP

*Le bibliste André Wénin est un fin observateur des relations humaines dans l'Ancien Testament. Il montre, à travers l'histoire de Joseph et de ses frères, comment la fraternité émerge des dissensions et des violences, jamais acquise, toujours à créer.<sup>1</sup>*

Dès le début de l'histoire de Joseph (Gn 37–50), la possibilité de la fraternité est en péril. Décrivant sommairement les termes d'un conflit latent, le narrateur indique que les antécédents familiaux jouent à plein. Fils de Rachel, la femme aimée de Jacob tragiquement décédée, Joseph est préféré par son père pour qui il est «le fils de sa vieille» (37,3) alors qu'au sein de la fratrie, il est relégué au rang de serviteur des fils des servantes (v. 2). L'amour ostensible du père fait office de déclencheur (v. 4). Ainsi, par quelques touches, le narrateur ramène, à l'horizon du conflit naissant, l'affaire des mariages de Jacob et des naissances de ses fils, épisodes où la jalousie, la ruse et la violence affleurent sans cesse sous des formes plus ou moins déclarées.

Les ingrédients de la crise familiale sont bien connus du lecteur de la Genèse : une sorte de complicité renforce le favoritisme du père envers les fils (v. 2-3), ce qui engendre la haine de ceux qui se voient délaissés (v. 4a.5b.8b). Source de haine, le sentiment d'être victime d'une injustice (v. 4) engendre aussi la jalousie (v. 11a). D'où la rupture dans la fratrie – les frères s'en vont loin de Joseph (v. 12) –, puis, plus tard, la violence : lorsque Joseph vient vers eux vêtu de la tunique marquant la préférence du père (v. 18-24), ils s'en prennent à lui et le font disparaître (v. 32-33). Dans ce conflit, la parole est contaminée par la haine : Joseph rapporte à Jacob des calomnies sur ses frères (v. 2) et ceux-ci sont incapables de parler pour créer du *shalôm* (v. 4) ; lorsque Joseph leur raconte ses rêves, ses paroles ne font qu'attiser leur haine et leur envie (v. 5-11). Puis ce



Ce texte est la dernière partie remaniée d'un article de *Foi et Vie. Cahier biblique* 44 (2005) 24-35.

seront des paroles du complot contre Joseph (v. 19-20.26-27) et le demi-mensonge qui plonge le père dans une cruelle incertitude sur le sort de son fils (v. 32). Toutes ces paroles asservies par la haine sont incapables d'ouvrir pour la fraternité une voie qui s'éloigne de la violence.

Faute de mots adéquats, l'incompréhension domine dans cette famille. Chacun est comme enfermé en lui-même, sans s'apercevoir que sa façon de chercher à sortir de son problème est précisément ce qui fait mal à l'autre. Car c'est sans doute pour se consoler de la mort de Rachel que Jacob a jeté son dévolu sur Joseph ; réalise-t-il que c'est cela qui vaut à son préféré la haine des autres ? Quant à Joseph, on comprend que, déconsidéré dans la fratrie, il cherche à se rapprocher d'un père qui l'aime, et que, dans son isolement grandissant, il fasse ce qu'il peut tenter de renouer avec ses frères. Pourtant, ceux-ci voient dans le récit de ses rêves une provocation. Aussi voudront-ils se débarrasser de lui, croyant conjurer ainsi leur malheur. En réalité, ils ne feront qu'y ajouter un autre

malheur, y compris pour eux puisque Jacob refusera de se consoler et de vivre une vie familiale normale en faisant le deuil de son fils. Bref, centré sur son propre mal-être, chacun fait du mal aux autres, croyant se défaire de celui qu'il subit, comme déjà Caïn se ruant sur Abel pour tuer celui dont il croit qu'il le prive du regard bienveillant de Dieu.

La séparation entre les frères et Joseph sera longue. Il faudra vingt ans avant qu'ils se retrouvent. Comme si le temps devait passer: le temps d'éprouver les ravages causés par le conflit, le temps que se cicatrisent certaines blessures. Mais cela ne suffit pas. Il faudra encore que la parole se fraie un chemin pour que la vérité se fasse peu à peu et ouvre la voie à une reconnaissance fraternelle. Dans le récit de Joseph, le narrateur prend la peine de souligner ici et là le progrès de la parole, gangrenée au départ par la haine qui l'empêche d'être un lieu de construction de relations justes. Lorsque Joseph voit ses frères arriver en Égypte où leur père les a envoyés acheter du grain en raison de la famine, il leur parle durement (42,7), comme si, spontanément, il reprenait les choses là où elles en étaient restées vingt ans plus tôt. Peut-être improvisée, cette tactique porte ses fruits: les frères se défendent d'être des espions en disant la vérité jusqu'à évoquer Benjamin, le frère de Joseph, resté avec son père en Canaan.

Cette parole, Joseph va la mettre à l'épreuve (42,16-20). Mis sous pression, les frères se souviennent de la détresse de Joseph lorsqu'ils l'ont jeté au trou, et ils s'avouent les uns aux autres leur insensibilité face à sa détresse (42,21-22). Touché par cette confession qu'il surprend alors qu'elle ne lui est pas destinée, Joseph va pleurer en cachette. Puis revient et «il leur parle» (42,24). Les effets de ces premiers progrès de la parole se font sentir dès le retour des frères chez Jacob que Juda parvient à convaincre de leur confier Benjamin pour qu'il descende avec eux en Égypte (43,1-14), mais plus encore lorsqu'ils retournent là-bas. On voit en effet Joseph parler de paix avec ses frères (43,27-28) puis s'émouvoir à la vue de son frère Benjamin (43,29-30) avant de les inviter à passer à table chez lui (43,31-34). Mais les signes que Joseph leur envoie dans l'espoir qu'ils le reconnaissent restent sans effet. Aussi ne les laisse-t-il pas partir sans leur avoir donné une autre chance de montrer qu'ils sont prêts à devenir frères.

Le lendemain, Joseph ayant fait cacher sa coupe dans le sac de Benjamin, son majordome le prend en flagrant délit de vol et déclare qu'il le garde comme esclave. Loin de lâcher le second fils de Rachel comme ils l'ont fait naguère avec le premier, les frères restent solidaires de lui et Juda s'interpose comme il l'a promis à son père. Avouant leur crime caché à présent dévoilé, il reconnaît n'avoir rien à dire pour leur défense, mais parle longuement à Joseph pour le convaincre de le garder comme esclave de préférence à son petit frère, pour ne pas imposer un malheur supplémentaire à son père (44,14-34). En entendant ces mots qui montrent combien Juda est désormais digne du nom de frère, Joseph éclate en sanglots, se fait reconnaître de ses frères, leur parle longuement et les embrasse avant que ceux-ci « parlent avec lui » (45,1-15). Il fait d'eux ses porte-parole auprès de Jacob pour qu'il le rejoigne en Égypte où il sera à l'abri de la famine.

L'histoire ne finit pas ici. En effet, en parlant à ses frères, Joseph passe sous silence leur faute à son égard. Ce qu'ils lui ont fait autrefois, il y voit seulement un moyen utilisé par Dieu pour assurer leur salut à tous. Par ce déni, il laisse subsister entre eux et lui la faute, dont la responsabilité est pour ainsi dire occultée par son empressement à revoir son vieux père. Aussi les frères pourront se demander si Joseph leur a pardonné, ou s'il a mis leur faute entre parenthèses parce qu'il avait besoin d'eux pour retrouver Jacob. Une fois celui-ci mort, ils se mettent donc à redouter sa vengeance (50,15-17) et le contraignent à se prononcer en se présentant pour recevoir le châtement de leur faute de jadis (50,18). Joseph alors calme leurs craintes et refuse le châtement qu'ils proposent, leur faisant comprendre que, si Dieu a tourné en bien le mal qu'ils ont voulu lui faire, lui-même ne peut se substituer à Dieu pour faire de ses frères ses esclaves. « Et il parla à leur cœur » (50,21b), conclut le narrateur, soucieux de souligner la guérison finale de la parole qui, désormais, pourra entretenir le *shalôm* plutôt que la haine entre ceux qui ont su devenir frères.

André WÉNIN

*Et si fraternité rimait avec écoute et parole franche, parfois confrontante, où chacun grandit ? Comme Jésus avec la Cananéenne. En nous expliquant avec finesse le triangle Sauveur-Persécuteur-Victime, la psychologue Isabelle Tilmant nous invite à oser la demande et l'échange vrai : « Que veux-tu vraiment que je fasse pour toi ? » (Mc, 10,57).*

Le bon Samaritain ne s'est pas engagé à accompagner toute sa vie celui qu'il a recueilli au bord du chemin. Il l'a conduit chez l'aubergiste et le lui a confié, ainsi qu'une somme d'argent, avec la promesse de la compléter si ses frais dépassaient le montant avancé. Dans cette parabole, une personne a été victime de voleurs qui ont été agresseurs. Ce sont des faits. Le bon Samaritain, lui, a accompli son devoir de fraternité, dans la mesure de ses moyens, et sans que cela n'empiète sur ses propres projets. Si nous ne nous sentions responsables de rien ni de personne, nous manquerions cruellement d'humanité et de fraternité. Mais si nous nous sentons responsables à outrance, prenons garde au rôle du Sauveur.

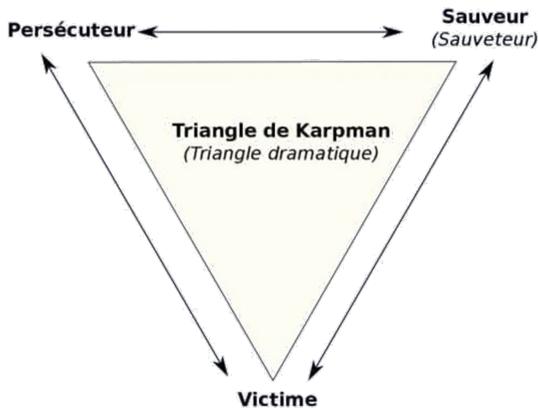
### **Quelle est la différence entre serviabilité et rôle du Sauveur ?**

Dans la serviabilité, la relation s'équilibre d'une manière ou d'une autre, et chaque personne en ressort avec une satisfaction bénéfique. Chacun se sent apprécié et reconnu. Le signe distinctif du Sauveur est qu'il en fait trop. Il a tendance à considérer que sans lui la personne ne pourrait pas s'en sortir. Il pense et fait à la place des autres. Bien que cela parte souvent d'un bon sentiment, il peut en arriver à dévaloriser l'autre (sans toujours en avoir conscience), et c'est ainsi que de Sauveur, il devient Persécuteur en n'acceptant souvent plus d'autres normes que les siennes. Mais le Sauveur va également devenir Victime car, trop occupé à prendre soin des autres, il n'aura plus de temps pour lui-même. Le Sauveur est souvent fragilisé dans son estime de soi. Ce qui se joue là pour lui est

l'expression de son besoin profond de reconnaissance mais aussi de sa difficulté à prendre soin de ses propres besoins.

## Le triangle dramatique

La représentation du Triangle dramatique nous vient de Steven Karpman. Par référence au théâtre de la Grèce Antique, il signifie que, passant d'une position à une autre, si l'on ne fait autre chose, l'issue sera prévisible (c'est-à-dire dramatique) dès que l'on s'engage dans cette voie, et... l'on se confirmera ce que l'on ne voulait surtout pas qu'il s'y passe! Par exemple, que l'on n'est pas aimé. Dès que l'on est entré dans ce triangle, on y est enfermé. Si l'on y est entré en position de Victime, on deviendra tour à tour Persécuteur ou Sauveur. En position de Sauveur, on deviendra successivement Persécuteur ou Victime. En position de Persécuteur, on deviendra alternativement Victime ou Sauveur. Dans des interactions sans fin, dont on ne parvient plus à s'extraire, cette limitation donne une sensation d'enfermement relationnel. Cette sensation est le signe clair que l'on est pris dans une interaction de jeu psychologique.



## Le jeu psychologique

Un jeu psychologique, description qui nous vient d'Eric Berne, se met en place dès qu'une transaction relationnelle ne peut être franche. Lorsqu'on n'est pas apte à exprimer à d'autres ce que nous avons besoin de recevoir, ou que l'on préfère ne rien demander car l'on ne peut entendre de refus, mais que l'on ne parvient pas pour autant à prendre soin de ses besoins

par soi-même, et qu'on le fait porter par l'autre, alors commencent les jeux psychologiques. On va chercher des tangentes parfois un peu alambiquées, souvent issues de ce que nous avons vu à l'œuvre entre nos parents, dont nous reproduisons le modèle, ou que nous-même avons vécu avec eux.

Le jeu psychologique provient en effet de l'habitude de dire autre chose que ce qui serait la vraie demande, souvent interdite dans la famille d'origine, comme celle d'être aimé, d'être aidé, ou d'être reconnu. Des messages paradoxaux peuvent alors émerger, ce qui empêche une bonne communication. Par exemple, « Aide-moi, mais ne m'aide pas » (ce que l'on appelle le jeu du « Oui, mais », qui se reconnaît lorsqu'à chaque solution proposée, une objection y est systématiquement présentée au lieu de prendre un temps pour y réfléchir). Ou « Aime-moi, mais je suis convaincu.e que je ne peux pas être aimé.e, alors quoi que tu fasses, je te prouverai que c'était faux. » Au lieu de la satisfaction obtenue dans des transactions franches, on se retrouve constamment frustré, et cette frustration devient la norme relationnelle. Le jeu psychologique a cette autre fonction, celle d'empêcher une intimité trop effrayante avec l'autre : être en lien tout en maintenant une distance. Pas d'intimité positive, mais la séparation ne semble pas pour autant une option dans ce que l'on appelle le couple infernal.

### **La solution : les 3 P**

Il existe heureusement un antidote au triangle dramatique ! Faire appel pour soi-même aux 3 P : Protection, Permission, Puissance. Souvent la seule sortie d'un jeu psychologique, c'est aussi la meilleure manière de ne pas y entrer. Cela n'empêche pas certaines frictions, intrinsèquement liées à l'altérité, mais la bonne communication revient assez vite.

En quoi consistent ces trois P ?

Tout ce que je décris ici est à titre d'exemples car, en réalité, si ces modèles de pensée sont si riches, c'est parce qu'ils sont tout sauf statiques. Une fois que leurs principes fondateurs sont compris, leur malléabilité y est infinie.

Protection : Je me dois de protéger mon espace de sécurité, je me dois de prendre soin de ma santé. De quoi ai-je besoin pour cela ?

Permission : Je me dois de me donner des permissions qui me permettront d'être heureux, détendu, satisfait selon mes besoins propres. Que pourrais-je faire pour cela ?

Puissance : Je me dois de développer ma force personnelle à partir de mes qualités et de les exprimer. Que vais-je faire pour cela ? Ou mieux encore : qu'ai-je déjà fait dans cette énergie ?

Concernant ce que chacun mettrait dans ses trois P, la question des valeurs est bien entendu à prendre en compte. Des valeurs de l'un qui ne respecteraient pas les valeurs de l'autre appellent à des discussions en profondeur.

### **Une bonne communication**

Des transactions franches permettent à l'un d'exprimer en toute simplicité des demandes qui peuvent être acceptées ou refusées par l'autre avec la même sincérité. Ou dans une co-construction nuancée tenant compte de l'un et de l'autre. Chacun peut décider librement de donner ou de recevoir, tout comme il est également entièrement libre de dire non, sans se sentir coupable ni redevable de justifications, car une confiance réciproque est à l'œuvre. La confiance est indispensable. Un autre critère est le fait que les deux personnes vont en ressortir gagnantes, sans qu'aucune ne soit pénalisée d'une manière ou d'une autre. Dans des relations positives, en terme de ressenti, il existe un dynamisme de gratitude. Chacun reçoit et a envie de donner en respectant le fait que ce qu'il offre correspond à ce que l'autre a besoin ou plaisir à recevoir.

Conclusion ? Chaque matin permet de créer sa nouvelle vie, et chaque personne peut choisir dans quelles fraternités elle s'engage...

Isabelle TILMANT

**A**lors Jésus revient à la maison, où de nouveau la foule se rassemble, si bien qu'il n'était même pas possible de manger.

Les gens de chez lui, l'apprenant, vinrent pour se saisir de lui, car ils affirmaient : « Il a perdu la tête. »

Alors arrivent sa mère et ses frères. Restant au-dehors, ils le font appeler. Une foule était assise autour de lui ; et on lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent. » Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

(Mc 3, 20-21 ; 31-35)

**T**out d'abord, quand votre Église se réunit, j'entends dire que, parmi vous, il existe des divisions, et je crois que c'est assez vrai, car il faut bien qu'il y ait parmi vous des groupes qui s'opposent, afin qu'on reconnaisse ceux d'entre vous qui ont une valeur éprouvée.

Donc, lorsque vous vous réunissez tous ensemble, ce n'est plus le repas du Seigneur que vous prenez ; en effet, chacun se précipite pour prendre son propre repas, et l'un reste affamé, tandis que l'autre a trop bu. N'avez-vous donc pas de maisons pour manger et pour boire ? Méprisez-vous l'Église de Dieu au point d'humilier ceux qui n'ont rien ? Que puis-je vous dire ? vous féliciter ? Non, pour cela je ne vous félicite pas !

(1Co 11, 18-22)

Les gens peuvent développer certaines attitudes qu'ils présentent comme des valeurs morales : force, sobriété, assiduité et autres vertus. Mais, pour bien orienter les actes correspondant aux différentes vertus morales, il faut aussi se demander dans quelle mesure ils créent un dynamisme d'ouverture et d'union avec les autres. Ce dynamisme, c'est la charité que Dieu répand. Autrement, nous ne cultiverions peut-être que l'apparence de vertus, incapables de construire la vie en commun. C'est pourquoi saint Thomas d'Aquin - citant Augustin - affirmait que la tempérance d'une personne avare est loin d'être vertueuse. Saint Bonaventure, en d'autres termes, expliquait que les autres vertus, sans la charité, n'accomplissent pas strictement les commandements « comme Dieu les entend ».

La teneur spirituelle d'une vie humaine est caractérisée par l'amour qui est somme toute « le critère pour la décision définitive concernant la valeur ou la non-valeur d'une vie humaine ». Cependant, il y a des croyants qui pensent que leur grandeur réside dans l'imposition de leurs idéologies aux autres, ou dans la défense violente de la vérité ou encore dans de grandes manifestations de force. Nous, croyants, nous devons tous le reconnaître : l'amour passe en premier, ce qui ne doit jamais être mis en danger, c'est l'amour ; le plus grand danger, c'est de ne pas aimer (cf. 1 Co 13, 1-13).

Afin de clarifier en quoi consiste l'expérience de l'amour que Dieu rend possible par sa grâce, saint Thomas d'Aquin la définissait comme un mouvement qui amène à concentrer l'attention sur l'autre « en l'identifiant avec soi-même ». L'attention affective, qui est portée à l'autre, conduit à rechercher son bien gratuitement. Tout cela fait partie d'une appréciation, d'une valorisation, qui est finalement ce qu'exprime le mot "charité" : l'être aimé m'est "cher", c'est-à-dire qu'« il est estimé d'un grand prix ». Et « c'est de l'amour qu'on a pour une personne que dépend le don qu'on lui fait ».

L'amour implique donc plus qu'une série d'actions bénéfiques. Les actions jaillissent d'une union qui fait tendre de plus en plus vers l'autre, le considérant précieux, digne, agréable et beau, au-delà des apparences physiques ou morales. L'amour de l'autre pour lui-même nous amène à rechercher le meilleur pour sa vie. Ce n'est qu'en cultivant ce genre de relations que nous rendrons possibles une amitié sociale inclusive et une fraternité ouverte à tous.

Pape François, *Fratelli tutti*, 91-94

*Composantes spécifiques de la vaste famille franciscaine<sup>1</sup>, les fraternités séculières sont des groupes de vie évangélique rassemblant un petit nombre de laïcs (allant de 3 à une vingtaine) qui se réunissent régulièrement, avec un accompagnateur<sup>2</sup> pour prier et échanger sur des thèmes spirituels et de société. Ils forment un ordre, l'Ordre franciscain séculier (Ofs).*

Le « Projet de vie » (Règle) des fraternités franciscaines les invite à s'engager à « suivre le Christ à la manière et selon l'esprit de saint François d'Assise ». L'Ordre compte plus de 450 000 personnes dans le monde, dont environ 2500 en France.

Dans ces groupes, la figure de saint François, le « petit pauvre » d'Assise occupe une place particulièrement importante, tant il est vrai que son enthousiasme communicatif, sa propension à la louange et à la joie et son héritage en termes d'humilité, de sobriété, de respect de la création sont des stimulants de nos vies spirituelles et citoyennes empreints d'une forte actualité. Et surtout une feuille de route axée autour de l'idée de fraternité.

---

<sup>1</sup> La « famille franciscaine » est constituée d'un « Premier Ordre » composé de « frères mineurs » (ofm) franciscains, « capucins » (ofmcap), et « conventuels ». Ils sont plusieurs centaines en France, une vingtaine de milliers dans le monde. Ensuite, un « Deuxième Ordre », celui des clarisses contemplatives, créé par Claire d'Assise, qui compte une quinzaine de milliers dans des monastères de plus de 70 pays. Enfin, un « Troisième Ordre » est composé de très nombreuses congrégations féminines apostoliques comme les Franciscaines missionnaires de Marie ou les sœurs de Saint François (Troisième Ordre régulier), ainsi que des prêtres diocésains et surtout des laïcs formant l'Ordre franciscain séculier (ofs).

Au-delà d'une simple modalité de rencontres, la fraternité représente surtout pour nous un souffle, un esprit, relié à l'émerveillement de François devant ces frères et sœurs que Dieu nous donne et à cette recommandation qu'il fit à ses frères d'être « humbles et soumis à tous », et de supporter de bon cœur les inévitables difficultés de la vie en communauté. Mais elle ne s'obtient pas au forceps. On ne la crée pas en l'imposant. Elle procède plutôt de notre ouverture à la douceur de Dieu. Elle est d'autant moins injonction que, chez les franciscains, l'aspiration à la liberté individuelle est supposée être pleinement respectée.

### **Refuser la domination et la mise en catégories**

L'esprit franciscain de fraternité et de minorité interdit toute velléité de domination d'un frère (ou d'une sœur) sur l'autre. François lui-même, qui a renoncé au gouvernement de son Ordre pour le confier à un autre, ne s'estime pas supérieur à ses frères. Il cherche au contraire à les valoriser, à les faire accéder à un stade supérieur d'eux-mêmes.

Mais refuser l'usage abusif des hiérarchies entre frères ne veut pas dire qu'au sein des fraternités il n'y ait pas de partage des responsabilités. Or, significativement, les responsables franciscains, élus pour un temps limité, sont appelés « ministres », au sens étymologique de « serviteurs ». L'élan franciscain est ainsi un élan de service, où la responsabilité est faite pour aider chacun à être pleinement lui-même, dans la diversité des



personnalités individuelles qui forment la communauté.

La fraternité suppose aussi une méfiance à l'égard des clichés, des stéréotypes, de cette tendance que nous avons tous parfois à classer les uns et les autres dans des catégories ; à les juger suivant leur position, leur statut ; à les trier en bons et en mauvais, en fréquentables et non fréquentables. La fraternité c'est l'acceptation — souvent très difficile, je le confesse — de vivre joyeusement avec tous les frères que Dieu nous a donnés, qu'ils soient drôles ou sinistres, propres sur eux ou non, politiquement « supportables » ou non, de bonne ou de mauvaise foi, clairs ou fumeux, taiseux ou bavards. Au reste, les fraternités séculières sont le plus souvent des assemblages absolument hétéroclites, qui revendiquent et tentent d'accepter de bon cœur et avec humour cette hétérogénéité de personnalités.

### **La fraternité en actes : empathie et solidarité**

À l'opposé d'un cocon, replié sur lui-même et à l'écart des attentes de la société, la fraternité devrait engager à une écoute de toutes les situations d'oppression et d'injustice, et à une réponse à ces attentes. C'est la raison pour laquelle de nombreux laïcs franciscains — ils ne sont pas les seuls, bien évidemment — sont engagés aujourd'hui dans des actions de solidarité, directes ou indirectes, avec le défi de le faire autrement que du bout des doigts ou dans un esprit de sacrifice, mais plutôt avec joie et empathie.

Dans le sillage d'un François d'Assise vouant à la Création un émerveillement constant et ne cessant de louer son Créateur pour le don qu'il nous en fit, et sensibles, à la suite de *Laudato Sì* à l'impératif croissant d'une écologie intégrale, les fraternités séculières tentent de plus en plus aujourd'hui de revenir à l'essentiel ; de simplifier leur mode de vie par ce que Pierre Rahbi appelait une « sobriété heureuse » ; de se libérer des contraintes du « trop avoir » et du « trop dépendre » ; d'œuvrer pour une société plus juste, plus solidaire, plus heureuse.

Jour après jour, et non sans difficulté, nous tentons, avec l'aide de nos frères et sœurs, d'apprendre à nous détacher de nos biens, en nous libérant de tout instinct de propriété, et en nous considérant avant tout comme des gestionnaires. « Vivre à la franciscaine », ce devrait, selon

nous, être naturellement accueillants et généreux, savoir donner ou prêter sans perdre la paix de l'âme pour un appartement sali, une aile de voiture abîmée, une créance pendante ; parvenir à se dégager de la crainte obsessionnelle du lendemain et apprendre à partager, y compris, parfois, comme certains le font, notre sacro-saint « chez soi » en accueillant des personnes exilées ou sans ressources. C'est réévaluer nos besoins, changer nos habitudes, vivre simplement pour que simplement chacun puisse vivre, lutter contre le gaspillage, faire la différence entre besoin et caprice, et Dieu sait que cela ne va pas de soi.

Mais un autre lâcher-prise, peut-être autrement plus difficile, est celui de notre *ego*, de notre situation sociale et de notre pouvoir. L'humilité, le refus de l'esbroufe, est une caractéristique qui attire aujourd'hui vers la famille franciscaine bien des hommes et des femmes à la recherche d'autre chose que la compétition et la sophistication. Et qui parfois font le choix, comme tant d'autres, de changer radicalement d'orientation professionnelle pour redonner un sens à leur vie.

La fraternité, instrument de construction de la paix, c'est enfin sortir de sa zone de confort, aller vers les périphéries. Il n'est pas rare que des membres des fraternités soient aujourd'hui visiteurs ou aumôniers de prison, accompagnateurs de malades, actifs dans ces mouvements, comme ATD Quart Monde ou Emmaüs, qui nous permettent de revisiter nos vies avec et à partir des plus pauvres et des plus fragiles, ou encore engagés dans le dialogue interreligieux.

« S'honorer les uns les autres sans murmurer », demandait saint François dans sa Règle. S'honorer, se respecter. C'est bien là l'idéal de la fraternité, et la condition d'une meilleure harmonie entre les hommes et la nature, et entre les hommes entre eux, dans leur précieuse diversité.

Michel SAUQUET

Membre de l'Ordre franciscain séculier (OFS)

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui a tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un coeur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau ; [...] Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! Qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis le Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

*Prière de Voltaire écrite à l'occasion de la mort de Jean Calas (1763)*

*Plusieurs groupements humains ont le projet de se rassembler pour former une fraternité, signe d'une proximité de cœur et d'action que rien ne pourrait séparer. Qu'en est-il de la fraternité chez les francs-maçons ? Qu'en disent ceux qui vivent la fraternité maçonnique de l'intérieur et qui se sont exprimés en toute liberté à travers les réseaux sociaux.*

La franc-maçonnerie est un ordre initiatique fondé sur la fraternité. Les textes constitutifs insistent sur ce point. Les Constitutions d'Anderson, par exemple, posent comme règle fondamentale : « *vous cultiverez l'amour fraternel qui est la base, la pierre angulaire, le ciment et la gloire de notre confrérie* ». De même, les principes généraux de l'Ordre précisent : « *La Franc-Maçonnerie a pour devoir d'étendre à tous les membres de l'humanité les liens Fraternelles qui unissent les Francs-Maçons sur toute la surface du globe.* » Cette fraternité est souvent symbolisée par l'utilisation du terme "Frère" et "Soeur" . Cependant, ces termes ne sont pas utilisés dans un sens religieux ou familial, mais plutôt dans le sens d'une communauté d'esprit et de valeurs.

### **Liberté, égalité, fraternité**

Pour le franc-maçon, la fraternité est au cœur du triptyque liberté, égalité, fraternité. En effet, elle forme à la fois la base et le ciment des deux autres termes de la devise.

Elle fonde l'**égalité**, car deux frères sont avant tout deux égaux. La fraternité maçonnique considère que tous les êtres humains sont égaux et qu'ils doivent traiter les autres avec respect, tolérance, bienveillance, indépendamment de leur race, de leur sexe, de leur religion ou de leur statut social.

Elle fonde aussi la **liberté**, car en acceptant la part de l'autre, le franc-maçon s'oblige à sortir de l'idée qu'il est le centre du monde. C'est ainsi qu'il brise l'aveuglement dû à son orgueil, à ses préjugés et à ses attaches

ments. Il se délivre de ses illusions, il sort de sa prison mentale : il devient libre.

La **fraternité** est donc un moyen efficace de sortir de soi-même : les limites s'effacent, l'horizon s'élargit, le chemin se dévoile. La fraternité est un puissant levier de progression spirituelle, une progression qui ne peut se faire qu'à plusieurs.

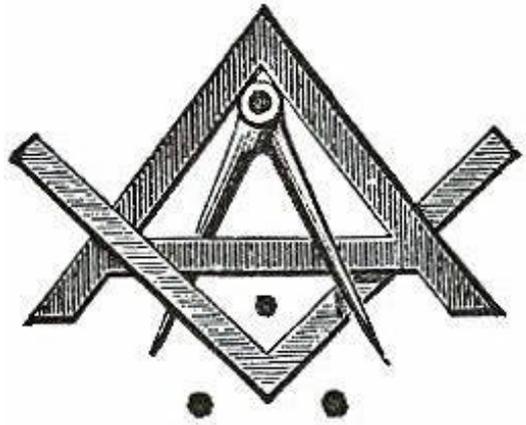
La Fraternité met en œuvre les facultés les plus nobles du cerveau, du cœur, de la volonté et forme un lien naturel intellectuel et affectif entre tous les hommes de la grande famille humaine.

Saint Jean nous dit : « *Celui qui dit être dans la lumière et qui a son Frère en haine est dans les ténèbres. Celui qui aime son Frère est dans la lumière.* »

### **La fraternité maçonnique, réalité initiatique et œuvre à réaliser**

Les fraternités profanes réussies sont faites de sympathie, de camaraderie, d'amitié, d'élan du cœur. La Fraternité maçonnique, c'est autre chose. C'est une Fraternité initiatique, à base de symboles, de rites et de traditions. Cette fraternité est contraignante et irréversible au contraire de l'amitié qui peut se délier. *Elle est* à la fois un but et un moyen. Un moyen en vue d'un but supérieur : une œuvre à réaliser pour contribuer au *Grand Œuvre*, c'est-à-dire la production d'un monde meilleur, le Progrès de l'Humanité.

Cette fraternité maçonnique, expérience initiatique, n'est pas héritée, mais méritée. Elle n'est pas acquise, mais conquise. Elle est à la fois un pari et un défi. Elle est un travail à faire sur soi et entre soi. Le serment lie les Frères et les Sœurs pour toujours mais ce lien est sans cesse à travailler et à retravailler. La fraternité est pour les francs-maçons un outil leur permettant d'apporter leur pierre à la construction du Temple de l'Humanité. En d'autres termes, la fraternité maçonnique, en tant qu'outil symbolique et concret, s'inscrit dans un projet visant à réaliser une Œuvre en trois dimensions : de reliance à soi : être ou devenir son propre frère : la fraternité psychologique ; de reliance aux autres : la fraternité sociale proprement dite ; de reliance au monde : la fraternité universelle, la fraternité avec les autres peuples, dans une perspective d'action concrète (la fraternité culturelle).



### **La fraternité, œuvre à construire et réalité**

Ces témoignages et écrits de francs-maçons décrivent bien, me semble-t-il, que la fraternité est une œuvre à construire, à commencer par le travail sur soi-même. Cependant, pour tout franc-maçon comme pour tout être humain, il n'est pas facile d'appeler « frère » ou « sœur » l'étranger, ceux et celles qui, dans le monde, peuvent lui causer du tort, ceux et celles qui ne sont pas du même bord.

Cependant, ma propre expérience et celle de nombreux maçons me permet de dire qu'il n'y a pas de contradiction entre l'affirmation que la fraternité n'est jamais tout à fait acquise et qu'en même temps, c'est une réalité vécue par de nombreux hommes et femmes. Qu'en pensez-vous ?

Une dernière réflexion : pour tout homme et femme, la foi et la raison sont-elles en contradiction ou dans une logique dialogique, chère à Edgard Morin, peuvent-elles être un ciment de vie fraternelle entre toutes et tous, quelles que soient les appartenances religieuses ou philosophiques ?

Alain LETIER, OP

## **Vous avez aimé cette publication ?**

Merci d'envoyer vos commentaires, suggestions ou propositions d'articles à :

Monsieur Alain LETIER  
Rue Jean Haust 5/203  
1348 Louvain-la-Neuve  
Tél.: 0478 32 57 79  
Courriel : alain.letier@gmail.com



## **Conditions d'abonnement**

4 numéros par an :

- **Belgique ~ Abonnement ordinaire : 15 €**  
Les suppléments de soutien sont les bienvenus
- **Étranger ~ 20 € par virement, en donnant à votre banque les informations IBAN & BIC (cf. ci-dessous)**

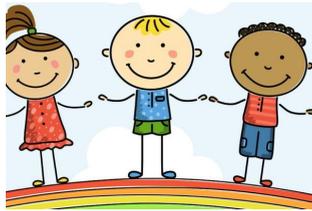
**À verser au compte BE58 0682 1109 6679 (BIC : GKCCBEBB )  
des Fraternités Laïques Dominicaines A.D.**



## **Comité de rédaction**

Jean-Pierre BINAME - Laurent CHARDOME - Dominique DE RYCK -  
Alain LETIER - Myriam TONUS

Belgique-België  
P.P.  
1040 Bruxelles 4  
P 302451



Responsable : Alain LETIER - rue Jean Haust 5/203  
1348 LOUVAIN-LA-NEUVE

**Bureau de dépôt : Bruxelles 4. Périodique trimestriel :**  
**Avril - Mai - Juin 2023**